

Détroit dans la mondialisation : la « créativité » face à une crise multiforme ?

Flamina Paddeu

La première phase du séminaire « mondialisation(s) : concepts, enjeux, échelle » qui s'est déroulé au cours de l'année 2012/2013 s'achève avec cette huitième séance animée par Flamina Paddeu. La deuxième phase (2013/2014) est en cours de programmation.

Comme il a été dit précédemment, le séminaire repose sur l'hypothèse d'une coïncidence ou d'un effet de convergence entre mondialisation et urbanisation. Si Jacques Lévy et Michel Lussault ont affirmé que « l'urbain c'est à présent le mondial », on se limite ici à dire que les mutations ou encore les changements que l'on peut observer à l'échelle locale (et donc urbaine) sont indissociables de ce qui se déroule dans l'espace global. La ville de Détroit aux Etats-Unis se présente comme un excellent terrain (1) pour rendre compte de ce rapport entre le local et le global et aussi (2) pour explorer la pertinence de la notion de « créativité » à l'initiative des habitants comme facteur d'attractivité et/ou de survie.

Par global et mondial, on se réfère :

-au déploiement du capitalisme au delà des frontières nationales et à la diffusion et à l'adoption généralisée du néolibéralisme (Martine Azuelos) s'appuyant sur la révolution numérique (Clarisse Herrenschmidt) ainsi qu'aux bouleversements survenus dans les systèmes productifs avec notamment la nouvelle articulation entre la connaissance scientifique et l'industrie (Pierre Veltz)

-à la crise mondiale (2008) et à la crise des subprimes (2007) qui l'a déclenchée en insistant non seulement sur les effets de la titrisation (déréglementation financière) mais en l'évoquant comme le produit de l'hypothèque et des droits de propriété (Guilhem Boulay)

-à la dynamique des flux transnationaux participant aussi bien des réseaux sociaux que des canaux médiatiques comme dans le cas de la médiatisation mondiale de la violence se déroulant en Afrique du Sud (Myriam Houssay et Pauline Guinard)

- à la pertinence du niveau mondial pour penser les sociétés et les territoires et appréhender le basculement du monde et par voie de conséquence pour rendre compte de cette quête de l'universel à l'heure où la mondialisation ne s'inscrit plus vraiment dans les canaux de la modernité telle qu'elle a été pensée par l'Europe et l'Occident (Christian Grataloup)*

Avec la contribution de Flamina Paddeu, il sera certes question de déclin économique et social (donc de non-croissance) mais aussi de la manière dont le local ne s'inscrivant plus dans les rouages de la mondialisation se dote d'une stratégie de créativité initiée par les habitants.

Détroit principale ville du Michigan qui constitue l'archétype d'une « ville en déclin » : déclin désigne un état opposé à la croissance. Par déclin on entend :

- déclin économique avec arrêt de la croissance qui se traduit par le chômage et qui est consécutif à désindustrialisation.
- Déclin démographique : la ville serait même passé sous la barre de 700000 habitants, alors que dans les années 1960, elle compte 1,8 millions d'habitants (les chiffres sont donnés à l'échelle des limites municipales, pas de l'aire urbaine).

- Déclin spatial : le tissu urbain s'est dédensifié. Friches couvrent 1/3 de la ville. On parle même de « prairies urbaines » pour désigner ces espaces recolonisés par la végétation. Les maisons sont en ruines.

Crise urbaine généralisée : baisse de l'assiette fiscale coupes budgétaires, réduction des services urbains. Certaines lignes de bus ne fonctionnent plus, le ramassage des déchets est aléatoire, certains quartiers ne sont pas éclairés la nuit, les feux de signalisations clignotent à l'orange ce qui signifie qu'ils ne sont plus gérés par la municipalité.

T. Sugrue montre cependant que la crise urbaine débute dans les années 1950 et elle est prolongée par des crises successives, avec en dernier la crise des *subprimes* et la crise économique de 2010.

Hypothèse 1 : La crise à Détroit est un écho à l'échelle locale de la mondialisation.

Hypothèse 2 : Comment penser la sortie de crise à Détroit ? La notion de « créativité » a une valeur heuristique pour penser la sortie de crise à Détroit.

Ce sont précisément les territoires en ruines et en friches qui suscitent le plus de créativité. Les friches urbaines deviennent une ressource. Les initiatives artistiques attirent par les friches et c'est dans ces espaces que les œuvres ont le plus de retentissement international.

Face à l'ampleur de la crise, les acteurs sont obligés d'inventer des solutions, d'innover et de s'adapter en permanence.

Quelles sont les options proposées par la logique de créativité pour une sortie de crise d'une ville en déclin et quelle valeur leur accorder ?

1. La crise à Détroit comme un écho local de la mondialisation

Détroit a été un centre de la mondialisation économique alors qu'aujourd'hui, on est dans une marge de la mondialisation. La ville apparaît moins comme un laissé pour compte de la mondialisation que comme une victime. Ce thème est très présent dans le discours des acteurs. Les acteurs défendent l'idée de la sortie volontaire de la mondialisation, du bienfait de l'autosuffisante, de la résilience par le local contre le global.

Des années 1950 à 1970, l'industrie automobile est surtout inscrite dans des logiques nationales. Dans les 1960's, on a un premier déplacement de l'industrie automobile vers le sud, mais le premier choc global est celui des chocs pétroliers. Détroit fabrique alors des véhicules plus petits, non adaptés au marché américain. Dans els 1990's, deuxième choc liée à l'afflux de voitures japonaises. Les constructeurs américains développent les 4x4 légers. Ca fonctionne un peu, mais chute dans les années 2000 avec le renchérissement du pétrole. En 2008, les ventes aux USA atteignent le plus bas niveau depuis 16 ans. La concurrence des BRIC pose problème. Le développement des voitures hybrides pose aussi problème.

La question des avantages comparatifs d'applique bien à détroit.

Deux solutions s'offrent alors :

- comment se réinsérer dans la mondialisation en retrouvant un avantage comparatif : favoriser le retour à la croissance en développant l'investissement et l'emploi ? C'est le discours de la municipalité
- question de la démondialisation symbolisée par la tenue du forum social. Volonté d'autonomie de plus en plus proposée avec des initiatives qui engagent des acteurs locaux, des fondations, des initiatives citoyennes.

Il faut ici revenir sur la notion de crise :

La crise désigne la rupture qui

- suppose intensité
- suppose circonscription temporelle des phénomènes visés. Ca pose de gros problèmes parce que la crise est sans fin : elle est devenue structurelle et pas du tout conjoncturelle

La crise urbaine n'est pas circonscrite dans le temps : permanence de la situation.

La crise est aussi vue comme la rupture d'un état d'équilibre ce qui suppose la croyance d'un équilibre justement, d'une sorte d'âge d'or alors même qu'on peut se demander ce qu'est une urbanité équilibrée. **Comme le souligne une analyse de Myriam Revault d'Allones, le concept de crise a beaucoup évolué dans le temps. A la période moderne où il était un évènement vécu comme nécessaire, dépassé ensuite dans la longue marche du progrès sociétale a succédé la période contemporaine où la crise semble infinie.**

Si on doit critiquer le terme de crise, on est obligé de l'utiliser.

La crise est multiforme :

- crise économique : perte de 134000 emplois entre 1747 et 1963. La crise est donc bien ancienne et antérieure de la mondialisation. Elle est liée à la mécanisation, la généralisation des heures supplémentaires, des coûts salariaux élevés avec des syndicats forts, le déplacement par le gouvernement des industries militaires. Les effets de la désindustrialisation aux USA sont bien régionaux : -1,4% d'emploi industriels, mais -33% dans la *rust belt*.
- crise financière : la dette s'élève à 14 millions de dollars et le déficit à 327 millions.
- crise politique car la municipalité est très faible : depuis deux mois, on a un gestionnaire désigné par l'état du Michigan pour venir à Détroit geler les financements et faire une politique de restructuration.
- crise immobilière avec les *subprimes*
- crise urbaine parce que la ville centre est isolée des *suburbs* plus aisée : 1/3 vit sous le seuil de pauvreté

Crise urbaine : bâti dégradé qui concentre une population pauvre, souvent appartenant aux minorités, concentrée dans le centre ville. La perte d'emploi qui commence dans les années 1950 touche la population noire. La population qui est restée est la plus pauvre, souvent noire. Cette situation réduit l'assiette fiscale de la ville. Détérioration du parc de logement. L'impôt sur la propriété est au cœur du financement urbain : sans ces imports

les services urbains ne peuvent être assurés. Dès 1960's, les taux de vacances sont de 22%.

Les *twin crises* à Détroit :

- crise financière de 2008 : impacts très fort sur l'industrie automobile avec faillite de GM et de Chrysler, renfloués par le gouvernement fédéral. Entre janvier 2008 et juillet 2009, les taux de chômage passe de 15% à 29%. Les industries automobiles ont dû effectuer une politique de restructuration. Perte d'environ 300000, fermetures d'une dizaine d'entreprises, suppression des assurances maladie pour les retraités, etc. 82000 personnes quittent le Michigan : entre 2000 et 2010, Détroit perd 25% de sa population ;
- Détroit a été une des villes les plus touchées par les *subprimes*. Taux de vacances résidentiel passe entre 2006 et 2010 de 22% à 28%. Le déclin concerne Détroit : l'aire métropolitaine gagne des habitants depuis 1960.

2. L'option de la créativité face à la crise

Depuis la fin des 2000's, Détroit est considéré comme une ville qui suscite la créativité. Photographie des ruines, tournages de films post-apocalyptique, projet de parc à thème sur les zombies, œuvres d'art sur le thème de la ruine, etc.

L'effervescence artistique et culture peut s'expliquer parce que les plasticiens s'inspirent de ce qui les entoure. On parle même de guérilla artistique pour désigner le rapport spontané de ces artistes qui se servent des ruines, des matériaux disponibles à ciel ouvert, pour créer. Exemple de la Michigan central station, gare fermée depuis 1998, qui est devenu un lieu touristique qu'on vient photographier. Tourisme orienter vers les ruines de Détroit. Du coup, c'est la logique du « *embracing the ruins* » : au lieu de rénover, on laisse la ruine comme symbole justement du déclin de la puissance et on la transforme en ressource touristique.

- Première option : faire de l'art avec les ruines, en particulier avec les matériaux que la ruine offre : la créativité prend source dans le déclin.
- Deuxième option : être créatif pour enrayer le déclin

La première option : faire de l'art avec la ruine

Elle renvoie à l'idée de redonner une fonction sociale à l'art en temps de crise. Deux dimensions de l'art peuvent être touchées : la forme et la fonction de l'art.

Le MOCAD, musée d'art contemporain d'art de Détroit, ouvert en 2006 : aucune exposition de beaux-arts. Uniquement des initiatives ou des activités artistiques. Recherche d'insertion du musée dans la ville, proposition d'une nouvelle forme d'art. Exemple d'une manifestation autour de Myke Kellay : on propose non pas des œuvres comme à Beaubourg mais une seule œuvre architecturale. L'artiste reproduit sa maison natale et le musée organise l'événement là-dessus. Le but est de faire réfléchir sur une sorte de *white flight* inversé. La forme de l'art change, mais la fonction aussi : l'œuvre d'art à Détroit n'est pas marchandisable ou difficilement. L'œuvre prend place dans des espaces publics : l'art peut-être un maillon de la reconstruction de la ville, l'œuvre d'art est publique, non pas parce qu'elle est financée par le public mais parce qu'elle est supposée recréer de l'espace public.

Autre exemple, le *Heidelberg project* : à Détroit, beaucoup de maison ont leurs fenêtres placardées pour éviter qu'on les transforme en squats ou que des enfants se blessent. Ici, les maisons abandonnées sont décorées et les placardages sont peints ou ornementés. La réception du projet est intéressante : le projet n'est pas unanimement accepté. Il a été longuement combattu dans les années 1990 par des associations de retraités du quartier qui l'ont fait interdire et ont procédé à sa destruction à plusieurs reprises, parce que pour eux, le projet raillait le quartier, le salissait. Dans leur perception, ce quartier correspondait au modèle du rêve américain. Aujourd'hui cependant, le projet est considéré comme la 3^e attraction de la ville et fait venir chaque année 25000 visiteurs.

Le *ruin porn* : fascination pour les bâtiments en ruines de la ville en déclin. Esthétisation de la ruine. Photos largement diffusées.

Problème : le manque de contextualisation risque d'oblitérer la réflexion sur les problèmes qui ont conduit à cet état et sur ceux qui subissent le déclin. Contribue à renforcer les généralisations et les clichés sur les villes en déclin. Beaucoup à Détroit revendiquent un art obligatoirement engagé, d'où l'émergence de formes de plus en plus hybrides en le projet artistique et l'initiative citoyenne engagée. Pour le *Heidelberg project*, on décore une maison avec les déchets parce que c'est un moyen de nettoyer le quartier et de montrer que les services ne sont plus assurés.

La seconde option : la créativité face au déclin

Mouvement du *do it yourself* (DIY) : créativité et savoir-faire en temps de crise. Le savoir-faire ouvrier peut-être revalorisé mais à une échelle plus fine, dans des circuits non exposés à la vulnérabilité liée à la mondialisation. Mise en avant de l'auto-organisation, de l'auto-production et de la sortie de la mondialisation. Exemple du *Mount Elliott Makerspace*, inspiré des Fablab' [NB : (*FABrication LABoratory*) atelier composé de machines-outils pilotées par ordinateur pouvant fabriquer ou modifier rapidement et à la demande des biens de nature variée] et créé en 2011 : essaie de créer une passerelle entre des activités éducatives pour enfants et adolescents et les formations professionnelles qui perpétueraient la tradition de Détroit mais sous une forme plus locale.

Autre élément : l'urbanisme innovant. On parle d'utiliser les friches de manière créative. On cherche à changer les connotations des termes : une ville avec beaucoup de friches, c'est une ville avec un canevas urbain vierge qui permet d'innover. C'est le *creative shrinkage* qui s'oppose à *shrinking cities*. La friche est transformée en espace vert, en jardin urbain (très à en vogue à Détroit), en trame verte. La friche ouvre l'espace. Projets aussi de faire réémerger des anciens ruisseaux transformés dans les années 1970 en égouts. Utilisation des friches pour récolter l'eau de pluie et ainsi faire du développement durable.

On assiste donc à une rhétorique mais aussi un pratique nouvelle, qui fait de la friche un atout, une ressource. Stratégie urbaine de la distinction : dans la compétitivité urbaine accrue, proposer une matrice unique de valeur est un plus. Construire un tram, ça n'apporte rien au final car ces atouts existent ailleurs. En revanche, faire du marketing urbain sur la ruine, c'est ce que Détroit pourrait offrir de singulier et donc qui pourrait la distinguer.

La question de la ville créative

La classe créative de Florida : la classe créative est pourvoyeuse d'attractivité. Florida présuppose que la compétitivité et la croissance des villes provient non plus de la proximité aux matières premières mais de la capacité à attirer et conserver la classe créative. Ce principe est augmenté par la mondialisation.

Or, Détroit permet de déconstruire ce mythe de la « ville créative » comme solution magique au retour de la croissance. Dans la logique de Florida, les *soft factors* attirent la classe créative. Or, la haute mobilité de la classe créative n'est pas corroborée par les études comme celle de Martin-Brelot *et al.* : importance de la trajectoire personnelle et l'attachement personnel au lieu. En revanche, les *soft factors* permettent de retenir la classe créative une fois qu'elle est présente. Si on transpose à Détroit, la politique de la ville créative permettrait de maintenir la classe créative, pas de l'attirer. Il y a aussi une confusion entre la ville et le quartier : les *soft factors* jouent un rôle à l'échelle du quartier pour la mobilité

L'étude sur les villes européennes peut-elle être transposée à Détroit ? Travail de J. Zimmerman sur Milwaukee : faire émerger à Milwaukee des quartiers à la mode, vivants, culturels, bref du *soft factors* pour attirer la classe créative, avec le plan « Live/work/play », auquel Florida a participé. Régime de politiques urbaines orientées vers le marketing urbain qui s'est accompagné du développement de projets immobiliers avec des star-architectes, des architectes très connus. L'aire métropolitaine a pourtant perdu 25000 emplois pendant la mise en place du plan et le bilan en termes d'inégalités socio-spatiales ont énormément augmenté. La stratégie mise en place a été surtout utile pour développer l'immobilier en centre-ville et donc favoriser la gentrification et banaliser les inégalités sociospatiales. L'option ville créative n'a donc pas fonctionné et son application à Détroit laisse perplexe.

Détroit : une pré-gentrification en cours ?

La ville perd des habitants, mais dans le centre-ville, on a un boom d'habitants jeunes et éduqués. Constructions nombreuses d'ateliers d'artistes et de condominiums. Le prix de l'immobilier est très bas, du coup, il y a des mécanismes de spéculation en cours. On a toutefois du mal à mesurer la stabilité de ces installations. Est-ce que ces jeunes actifs resteront à Détroit ? Le manque d'infrastructures pour les enfants par exemple pose problème.

Détroit n'a pas encore de politique urbaine culturelle d'ampleur. Mais elle s'amorce. Poids important des fondations dans ces politiques urbaines qui soutient les initiatives des habitants. Mais ces initiatives restent locales car le traitement des questions à l'échelle de la ville ne peut pas relever de ces initiatives citoyennes forcément limitées. Pose cependant la question du rôle des acteurs privés face aux prérogatives très limitées elles-aussi de la municipalité.

Questions :

Une réindustrialisation ? Non, en tous cas, on ne l'observe pas.

Conservation du patrimoine industriel ? Le patrimoine industriel récent n'est pas conservé, souvent pour des questions d'ampleur des sites et de moyens. Déjà, il y a de grandes difficultés pour sécuriser les lieux : la seule véritable initiative est de fermer les lieux pour les sécuriser, notamment face au succès du *ruin porn*.

La mise en tourisme est-elle accompagnée et si oui comment ? Il n'y a pas non plus de politique publique de mise en tourisme de la part de la ville. En revanche, il y a un discours qui est mis en avant : le festival de techno de Détroit, les salles de concert, etc. servent de produit d'appel en quelque sorte. De plus en plus, on a un tourisme un peu informel attiré par les initiatives artistiques. Le problème se pose aussi au niveau de l'offre en infrastructures d'hébergement et de restauration.

Détroit : stade précoce d'une transformation de la ville selon une trajectoire assez classique ou on est sur une trajectoire beaucoup plus originale ? Autre question, est-ce qu'on est dans un véritable modèle alternatif ou est-ce finalement c'est juste un énième avatar de la circulation mondialisée de ce modèle de ville créative ?

Sans avoir tous les éléments pour faire de la prospective, on peut penser que l'ampleur du déclin urbain pousse vers une trajectoire originale, mais c'est à creuser.

Sur le second point, les initiatives citoyennes, venues notamment de nouveaux arrivants dans la ville sont très proches de mouvements qu'on retrouve ailleurs dans le monde. En revanche, les mouvements plus anciens, d'habitants plus anciens, qui parlent eux de sortie de mondialisation, sont vraiment originaux, justement par cet aspect sortie de la mondialisation. Ces mouvements sont vraiment dans une logique alternative, sans doute aussi parce qu'ils ont vécu la désindustrialisation, qui se méfie de la municipalité parce qu'ils ont été déçus, etc. En tous cas, ils revendiquent leur caractère alternatif.

Existe-t-il un récit des habitants et des pouvoirs publics sur cette crise ?

Il n'y a pas de récit officiel. Il y a un manque flagrant de communication entre le centre-ville et ses périphéries, largement lié à la question raciale. Émeutes raciales de 1967 qui ont en partie précipité le *white flight* vers les banlieues. Il existe un récit rémanent dans les municipalités alentours de Détroit qui pointe implicitement l'abandon de la ville aux populations noires et pauvres, ce qui explique le déclin alors que les populations qui sont restées pointent le *white flight*.

Existe-t-il des réseaux entre groupes d'habitants de Détroit et d'autres groupes hors Détroit ?

Les réseaux à l'échelle internationale ont été constitués sur la thématique de la *shrinking city*, pas sur la sortie de la mondialisation à partir de l'initiative locale. Concentration des idées et des actions sur la ville de Détroit au détriment de l'attention à des modèles extérieurs. La singularité de Détroit, telle qu'elle est vécue par les habitants, empêche aussi de se tourner vers l'étranger. On a bien les Fablab, mais c'est à l'échelle des USA.

L'analyse de Flaminia Paddeu rend compte du caractère multiforme de la crise et surtout des crises successives tout en insistant sur les capacités de certains habitants à faire preuve de créativité en reconfigurant les territoires en friche (espaces verts, agriculture urbaine) et en faisant des ruines un œuvre d'art. Au delà du simple constat, l'analyse pose trois questions qui seront également débattues dans de prochaines séances :

-Une créativité artistique initiée par les habitants permet-elle à la ville de rompre avec le déclin et ainsi de se re-connecter à la mondialisation ou autorise-t-elle tout simplement à continuer à se situer à la marge tout en ne perdant pas son identité ?

- *Un territoire métropolitain est-il en mesure de s'inscrire dans la mondialisation alors que la ville centre est en rupture de la mondialisation ?*
- *Peut-on imaginer dans ce cas, une stratégie émanant des banlieues (non en déclin) et s'appuyant sur la contribution de l'Etat fédéré (voire de l'Etat fédéral) pour réintégrer la ville centre dans la dynamique ?*

Compte-rendu de Cynthia Ghorra-Gobin, Guillaume Poiret et Magali Reghezza-Zitt